

47

Aug. Brutails

NOTES

SUR

DEUX INSCRIPTIONS ROMAINES

PAR

LEGS
Auguste BRUTAILS
1859-1926

AUGUSTE BRUTAILS

ANCIEN ÉLÈVE PENSIONNAIRE DE L'ÉCOLE DES CHARTES,
ARCHIVISTE DU DÉPARTEMENT DES PYRÉNÉES-ORIENTALES,
CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

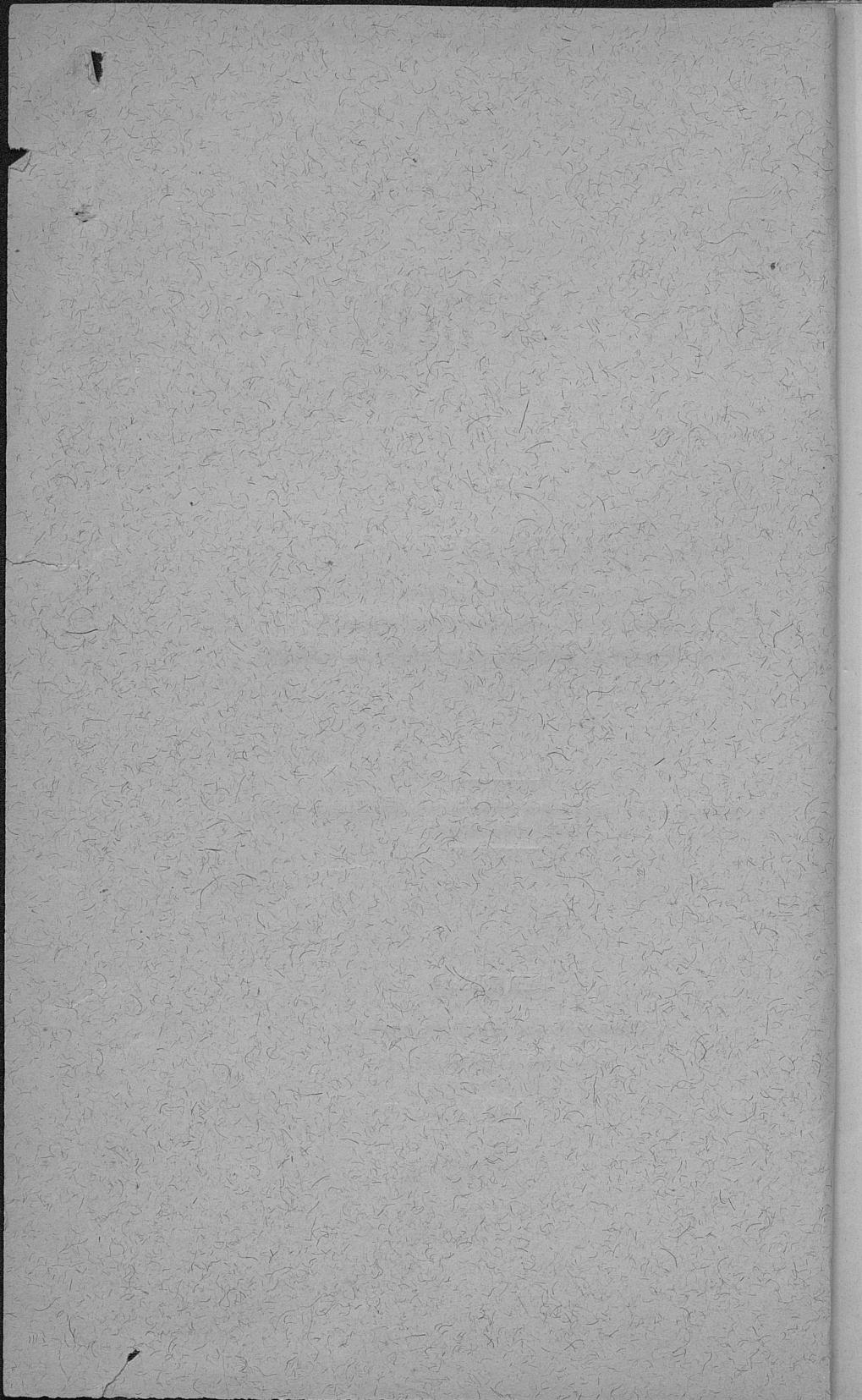
Extrait du XXVIII^e Bulletin de la société Agricole, Scientifique et Littéraire
des Pyrénées-Orientales.

PERPIGNAN

IMPRIMERIE DE CHARLES LATROBE,
Rue des Trois-Rois, 4.

1887.





NOTES
SUR
DEUX INSCRIPTIONS
ROMAINES

PAR

AUGUSTE BRUTAILS

ANCIEN ÉLÈVE PENSIONNAIRE DE L'ÉCOLE DES CHARTES,
ARCHIVISTE DU DÉPARTEMENT DES PYRÉNÉES-ORIENTALES,
CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.



Extrait du XXVIII^e Bulletin de la société Agricole, Scientifique et Littéraire
des Pyrénées-Orientales.

PERPIGNAN

IMPRIMERIE DE CHARLES LATROBE,
Rue des Trois-Rois, 1.

1887.

БИБЛІОГРАФІЧНА
ЗВІТНОСТЬ

СУДОВІ ДІЛЯНКИ
ІЗ ДІЛІВІСТІВІСТІВ
ІЗ ДІЛІВІСТІВІСТІВ
ІЗ ДІЛІВІСТІВІСТІВ

Mon regretté prédecesseur, Bernard Alart, faisait ressortir, au commencement d'une communication sur l'inscription antique de Corneilla-del-Vercol, « l'inconcevable pauvreté de monuments de ce genre, découverts jusqu'ici, dans un pays que les Romains ont occupé pendant plus de cinq cents ans ». La pierre romaine qu'il signalait était la huitième connue dans le département, et « dans ce petit nombre », a dit M. L. de Bonnefoy, « deux seulement sont intéressantes ».

Je suis heureux de signaler en Roussillon deux nouveaux spécimens de l'épigraphie antique, l'un à Pézilla-de-la-Rivière, le second à Saint-André-de-Sorède.

Inscription de Pézilla-de-la-Rivière.

Il existe à Pézilla-de-la-Rivière, sur la façade de la petite église du cimetière, un marbre de 1^m05 de hauteur sur 1^m19 de longueur et quelques centimètres seulement d'épaisseur.

Au centre de cette plaque de marbre est une croix grecque pattée, inscrite dans une circonference. Au-dessus de ses bras sont figurées, en relief, les deux dents d'une ancre renversée. Leurs extrémités s'arrêtent un peu au-dessus des bras de la croix, tandis que les tiges semblent passer derrière eux et se prolongent au-dessous par de petits cables auxquels sont attachés l'alpha et l'oméga, dont le symbolisme est bien connu. Une sorte d'anse soudée aux dents renversées de chacune des ancre les surmonte et semble les tenir suspendues. Les hastes supérieure et inférieure de la croix sont flanquées, vers leur extrémité, de quatre fleurons enfermés dans un cercle. La circonference dans laquelle la croix est tracée est elle-même inscrite dans un carré et l'espace compris entre ces deux figures géométriques est occupé par des losanges, des quatre-feuilles, etc. Sur la bordure extérieure courent deux lignes formées chacune d'une double moulure, qui s'entrelacent de façon à former des cercles dans l'intérieur desquels sont gravées des croisettes.

Toute cette ornementation est d'un relief bas et le style en est assez barbare.

Il est difficile d'ailleurs de se prononcer sur l'époque où cette sculpture a été faite. La torsade déjà mentionnée, les entrelacs se trouvent en général sur les monuments du haut moyen âge ; mais, outre que les artistes roussillonnais ont longtemps conservé ces motifs de décoration, les monogrammes du Christ et les croix du genre de celle que nous signalons ont été traités jusqu'aux XI^e et XII^e siècles d'après des données qui n'avaient guère varié depuis l'antiquité chrétienne.

Aussi bien, ce qui fait le principal mérite du marbre de Pézilla, c'est qu'il est palimpseste, et qu'il porte les traces d'une inscription des premiers siècles de notre ère.

La croix et les accessoires, nous l'avons dit, sont sculptés en relief. Or, dans la partie supérieure du marbre, aux endroits que le ciseau du moyen âge a respectés, on déchiffre les caractères que voici :

H I C I F I L . . .
X V CO . . .

Le premier trait vertical de l'H manque ; l'L est incomplet ; de l'X il reste seulement la partie centrale et les deux C ainsi que l'O, bien que facilement reconnaissables, sont mutilés.

Les lettres sont grandes ; celles de la ligne supérieure mesurent un peu plus de 0 m. 20 de hauteur ; l'inscription entière devait atteindre des dimensions peu communes et était peut-être accrochée à la frise d'un monument considérable. La forme des lettres est belle et annonce la bonne époque.

On peut d'ailleurs dater ce marbre avec quelque probabilité. La première ligne ne paraît pouvoir être lue que PARTHICI FILIO. Ce fils du *Parthique* pourrait fort bien être Hadrien, dont le père adoptif, Trajan, avait reçu ce titre après ses victoires sur Chosroès. Le nombre XV se rapporterait aux renouvellements de la puissance tribunitienne et indiquerait l'an 131 ou 132 de notre ère. co[s] était suivi d'un chiffre, III, qui faisait connaître le nombre de consulats exercés.

Rappelons que Pézilla possédait déjà un autel de Diane et d'Apollon dont le *Bulletin* de la Société Agricole des Pyrénées-Orientales a donné une description et un fort joli dessin¹.

Inscription de Saint-André-de-Sorède.

Le 30 juin dernier, M. Angry, instituteur public à Saint-André-de-Sorède, me prévenait que l'on avait découvert dans cette localité un marbre dont il m'envoyait un croquis et une description.

Ce marbre avait été trouvé dans l'absidiole nord à l'église de Saint-André. M. le Curé ayant fait enlever la terre accumulée derrière l'autel, les outils des ouvriers avaient heurté ce bloc, qui fut aussitôt dégagé.

C'était un superbe cippe de 1^m 36 de hauteur, en marbre blanc poli à l'exception du socle, qui est simplement piqué. Il paraît taillé à sa partie supérieure pour servir de support à une statue, une image de Mercure, sans doute, car il est dédié à ce dieu, comme nous l'apprend une inscription en belles capitales :

MERCURIO
AUG[usto]
Q[uintus] VALERIUS
HERMETIO
L[oco] D[ato] D[ecreto] D[ecurionum].

Au-dessous se trouvait une sculpture en relief qui a été enlevée ; mais la forme des contours et la présence de mandibules que le ciseau a respectées permettent de s'assurer que l'artiste avait figuré là un oiseau, probablement le coq consacré à Mercure.

¹ T. VIII, pp. 175-179.

Il est impossible de déterminer avec précision la date de ce cippe. Cependant, d'après M. Héron de Villefosse, à qui j'ai soumis un estampage, la forme des caractères accuse le II^e ou le III^e siècle de notre ère. J'inclinerais pour le III^e siècle, d'abord parce que Saint-André étant éloigné des grands centres devait être quelque peu en retard, et ensuite parce que notre marbre offre une grande analogie avec un autre cippe conservé dans la même église et qui est de 240 environ.

Le texte de l'inscription n'offre pas de particularité remarquable : *Hermetio* est un nom assez rare, mais qui a déjà été relevé ailleurs.

La dernière ligne donne lieu à des réflexions plus intéressantes et soulève une question grosse de conséquences :

Loco dato decreto decurionum.

Qu'était-ce que ces décurions ? Ceux de la cité voisine ? Mais alors pourquoi notre inscription ne porte-t-elle pas le nom de cette cité, Illiberis ou Ruscino ? Il semble donc qu'il y avait des décurions à Saint-André, en d'autres termes que Saint-André était un municipé avec son administration propre et sa curie.

Cette conclusion est si grave et les données sur lesquelles repose l'argumentation sont tellement insuffisantes, qu'il serait teméraire d'insister.

Qu'il me soit permis cependant de rappeler que l'église de Saint-André possédait déjà un cippe auquel il est fait allusion plus haut et dont l'inscription a

été publiée et traduite par M. de Bonnefoy dans le tome XIV du *Bulletin de la Société des Pyrénées-Orientales* :

IMP[eratori] CAESARI
M[arco] ANTONIO
GORDIANO,
PIO, FELICI,
INVICTO, AUG[usto],
P[ontifici] M[aximo], TRIBUN[itia]
POT[estate] II, co[n]s[uli],
P[atri] P[atriae],
DECUMANI
NARBONENS[es].

A l'empereur César Marcus Antonius Gordianus, pieux, heureux, invincible, Auguste, souverain pontife, revêtu pour la seconde fois de la puissance tribunitienne, consul, père de la patrie, les Décumans Narbonnais (vétérans de la dixième légion, citoyens de Narbonne)¹.

Je ne rechercherai ni la date ni la signification précise de cette inscription ; tout cela est étudié dans l'*Epigraphie roussillonnaise* ; c'est dire qu'il n'y a pas à y revenir. De ce texte je ne retiendrai d'ailleurs qu'un seul point, c'est qu'au III^e siècle il existait à Saint-André un poste de vétérans.

Placée au pied de la partie centrale des Albères, à égale distance des cols de Banyuls et du Perthus que traversaient les voies romaines, à proximité du col de

¹ D'après M. de Bonnefoy, *Epigraphie roussillonnaise*, loc. cit., n° 237, p. 39.

la Carbassère qui dut être pratiqué dès l'antiquité et qui offrait dans tous les cas un passage en temps de guerre, cette localité avait une réelle importance stratégique et il est naturel de supposer qu'elle eut une population assez considérable pour légitimer l'organisation d'un municipie.

On sait, en outre, que dès les premières années du IX^e siècle les Bénédictins fondèrent à Saint-André une abbaye.

La découverte d'une nouvelle inscription romaine tire de tous ces faits une importance particulière et appelle l'attention des érudits sur ce point, trop négligé, du Roussillon ¹.

Dans un autre ordre d'idées, Saint-André offre un réel intérêt aux archéologues. Son église, consacrée le 17 octobre 1121 par Pierre, évêque d'Elne², est l'un des plus curieux spécimens de l'art roman de nos contrées. Son plan est celui d'une croix latine terminée à l'est par une abside, flanquée à droite et à gauche d'une

¹ Je ne crois pas que le marbre de Saint-André serve à fixer la date de l'introduction du Christianisme dans nos contrées. Peut-être notre religion avait-elle déjà pénétré dans la province au moment où l'inscription fut gravée.

On sait, en effet, que les populations gardèrent après leur conversion certaines croyances païennes ; en 693 encore, les Pères du seizième Concile de Tolède durent réagir contre les pratiques du polythéisme. (*Conciles de Labbe*, vi, c. 1337). Or, parmi les fictions de la mythologie, celle de Mercure fut l'une des plus vivaces, à ce point que des historiens, s'appuyant sur les analogies qui existent entre ce dieu et saint Michel, ont attribué à la popularité du premier la vogue immense qui s'attacha au culte du second jusqu'aux temps modernes.

² Puiggari, *Catalogue des évêques d'Elne*, p. 29.

absidiole s'ouvrant sur le transept. L'architecte, qui voulait obtenir un vaisseau large et élevé, et qui craignait pour la solidité de l'édifice, a donné à ce difficile problème une solution originale. La voûte de la nef, jusqu'à la croisée du transept exclusivement, est en berceau, supportée par des doubleaux en plein cintre qui retombent sur des piliers carrés, massifs, de 1^m50 environ d'épaisseur. Ces supports servent de contreforts. Ils sont, à leur partie inférieure, évidés du côté des murs latéraux, dont les sépare un étroit couloir, un bas-côté rudimentaire de 0^m80 environ. Les piliers sont reliés l'un à l'autre par des voûtes en berceau posées transversalement, qui contrebutent la maîtresse voûte. Les dimensions de l'édifice sont assez considérables ; l'aspect général ne manque pas de style. Mais à défaut de valeur esthétique, l'église de Saint-André aurait encore le mérite d'être un essai des plus curieux d'équilibre architectural⁴.

C'est des essais analogues qu'est sorti peut-être le type remarquable auquel appartiennent Sainte-Cécile d'Albi, nos églises gothiques du Roussillon, la cathédrale de Girone, etc. Si, en effet, on supprime à Saint-André le couloir latéral, on obtient une nef centrale sur les côtés de laquelle s'ouvre une série de chapelles ; il ne reste plus, pour avoir une basilique gothique comme celles qui sont nommées plus haut, qu'à remplacer les voûtes en berceau par des voûtes surcroisées d'ogives.

⁴ Voir ci-après le plan et la coupe de l'église de Saint-André. Je dois ces croquis à l'obligeante amitié de M. Carbasse, ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts, architecte diplômé.

La baie de la porte est couverte d'un linteau sculpté présentant une analogie frappante avec celui de Saint-Génis, dont la date est connue (1019-1020). La fenêtre carrée qui surmonte cette porte est entourée d'un cadre en marbre blanc dont l'ornementation est assez curieuse.

A l'intérieur, un bénitier en marbre attire d'abord l'attention. Il se compose d'une petite cuve hémisphérique ornée d'entrelacs et posée sur un chapiteau roman de belle facture.

Ce chapiteau est lui-même placé sur un fût cylindrique couvert de moulures nattées, entre lesquelles des fleurons sont sculptés en relief assez bas.

Enfin, une table d'autel en marbre, fort belle et d'une conservation parfaite, est déposée dans une chapelle de la même église. Elle mesure 2^m12 de longueur, 1^m21 de largeur et 0^m18 d'épaisseur sur les bords. La partie centrale est, suivant l'usage, beaucoup plus mince. L'encadrement est formé de trois ressauts successifs. Une bande de palmettes, de rinceaux, etc. gravés occupe le milieu de la bordure extérieure ; le second ressaut n'est pas en ligne droite : il se découpe en festons semi-circulaires s'ouvrant vers le centre de la dalle ; les espaces compris entre ces arcs de cercle portent des motifs de décoration gravés. Un dernier ressaut termine l'encadrement, qui a 0^m26 environ de largeur.

Cet autel ressemble beaucoup dans son ensemble à celui de Rodez, que de Caumont attribue au IX^e siècle¹,

¹ *Abécédaire d'Archéologie religieuse*, 5^e édition, p. 99.

à celui de Saint-Sernin, à celui d'Elne, qui fut consacré en 1069¹. Tous ces autels portent les festons que j'ai signalés. Cet ornement paraît avoir été longtemps à la mode. On le retrouve sur la tranche d'un linteau en marbre blanc du Musée de Perpignan, qui pourrait bien dater de l'époque wisigotique, du vi^e siècle, par exemple².

La gravure de la dalle de Saint-André a un aspect archaïque ; le dessin, bien qu'élégant, est un peu raide ; les reliefs et les creux sont traités en arêtes vives ; mais on retrouve ces caractères dans des œuvres roussillonnaises du XIII^e siècle. En somme, on peut attribuer cette belle table au XII^e siècle et croire qu'elle est de même date que l'église.

Il me reste à signaler un petit personnage en marbre encastré dans l'escalier du presbytère et qui paraît être un morceau de sculpture fort ancienne,

¹ De Bonnefoy, *Epigraphie roussillonnaise*, n° 86.

² Ce marbre, que de Caumont a pris pour un débris de sarcophage, (*op. cit.*, p. 54) est, en réalité, un fragment de linteau richement orné. Il mesure 0^m 85 de longueur, 0^m 42 d'épaisseur et 0^m 22 de hauteur. Deux angles opposés du bloc sont évidés par des rainures dont l'une recevait le tympan et dont l'autre est la fissure de la porte. On reconnaît dans ce bloc la partie qui s'appuyait sur l'un des piédroits et qui est seulement piquée, et l'œil où s'engageait le pivot de l'un des vantaux. Les sculptures représentent : une aigle, les ailes entrouvertes et les serres posées sur un cube de pierre, un génie ailé, chaussé de la *solea* antique et nu, une coquille sur laquelle était un agneau portant sa croix, des entrelacs et d'autres ornements qui sont, les uns classiques, les autres barbares.



Echelle 1
10"

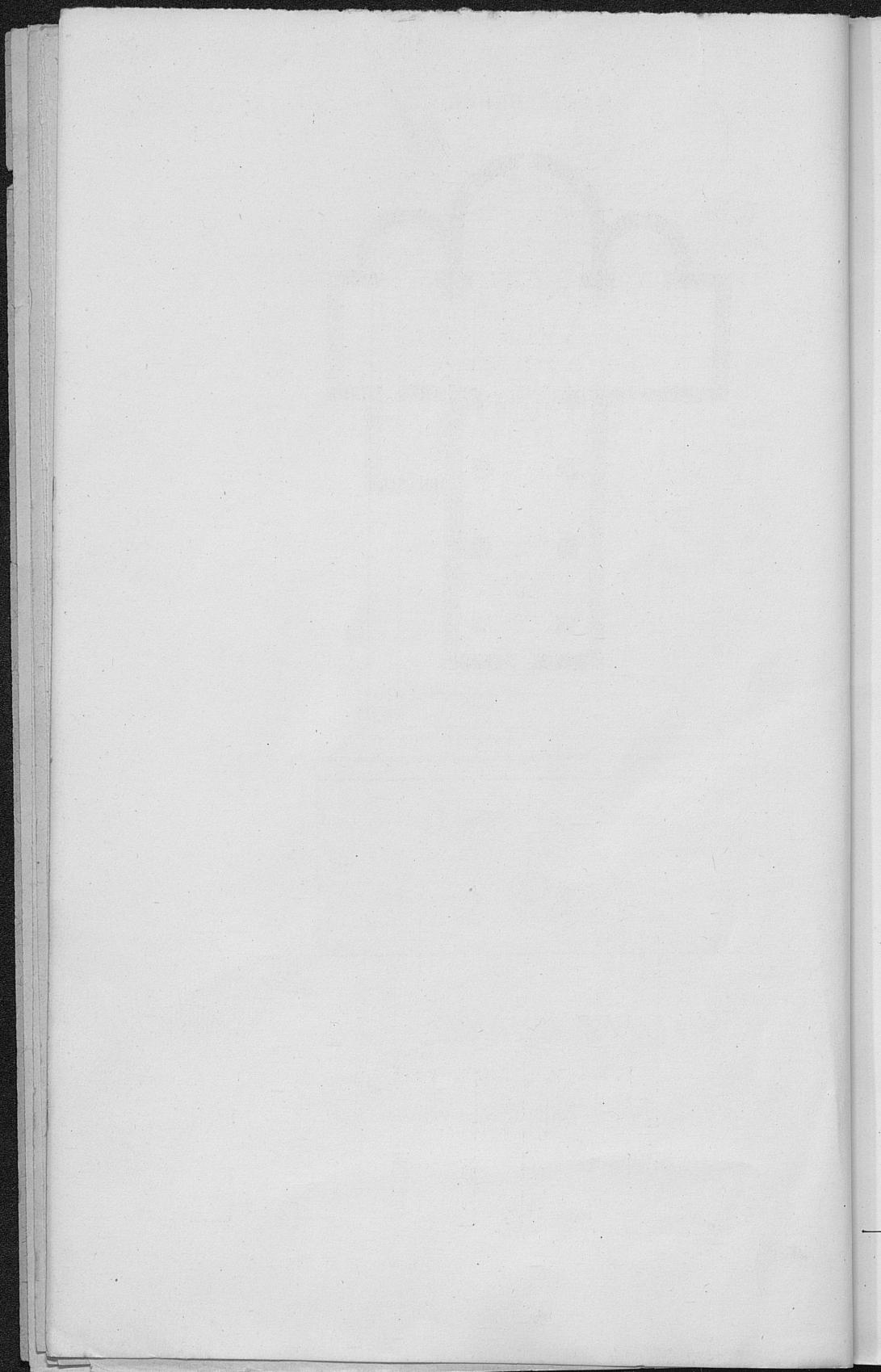
AB

CIPPE ANTIQUE,

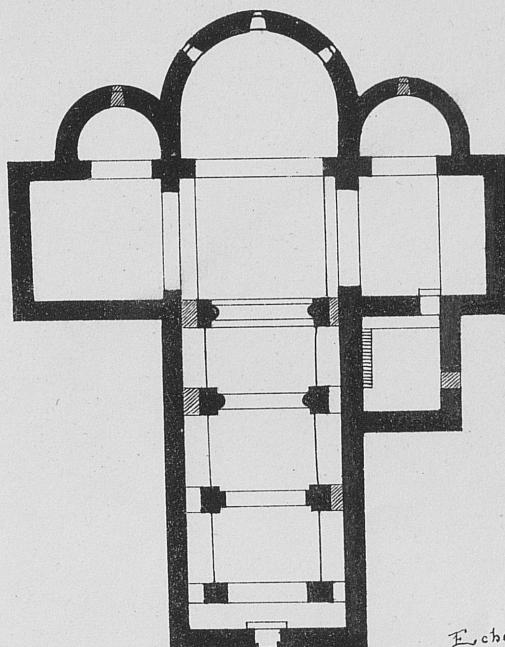
trouvé dans l'abside du transept nord de l'Eglise

à Saint-André-de-Sorède (Pyrénées-Orientales.)

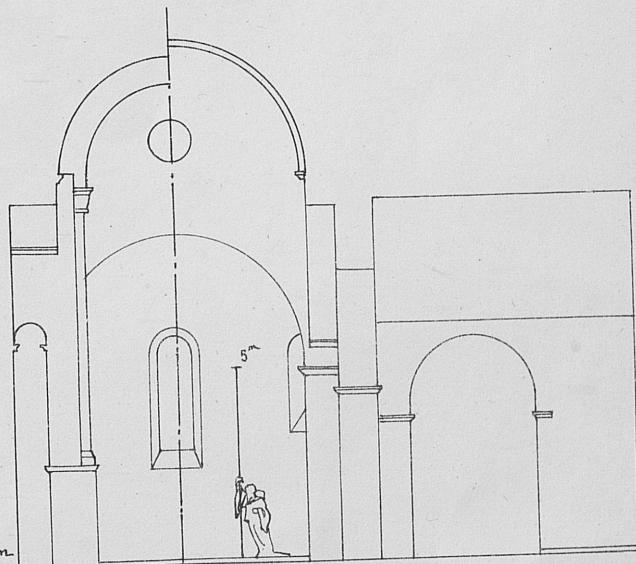
Juin 1886



SAINT-ANDRÉ



Echelle de 0,0025



Echelle de 0,005 p.m.

Coupe sur la nef

Coupe sur le transept

